

LIBERATION – 11 MAI 1991

« *Cheb* », la vie devant soi

Pour son deuxième film, Rachid Bouchareb s'empoque le retour beur au pays algérien. Désertion de l'armée, de la famille, de soi. En route pour le cul-de-sac.

Après sa présentation en février au festival de Berlin et un mois à peine avant sa sortie en salles, il est plus que jamais temps de repasser une couche fan-club : Cheb, c'est formidable, et Rachid Bouchareb (lire notre portrait) a reçu à Cannes l'accueil qu'il appelait haut la main. On dérive beaucoup au fil de son deuxième long métrage, de la France (Roubaix, ses patates, ses betteraves) à l'Algérie (Béchar, sa zone militaire, son désert que les Français aiment tant). Flash-back de circonstance : dans *Baton Rouge*, deux jeunes glandeurs de passage aux Etats-Unis s'aventuraient sur les flots d'un élevage d'alligators, naturellement prêts à les dévorer au premier instant d'égaré. Dans *Cheb*, les crocodiles grouillent partout autour des deux jeunes Beurs qui rament à contre-courant. Cette fois, tout se déroule comme si Rachid Bouchareb traçait de son doigt de cinéaste une ligne dans le sable fin. A gauche : le purgatoire. A droite : le calvaire. La vie de Merwan et Malika est une salle d'attente qui ne saurait les mener qu'en un drôle d'enfer apatride. C'est du moins de qu'ils croient. Et Bouchareb n'est pas loin de penser comme eux.

Estampillé « algérien » sur ces papiers d'identité qui lui gâchent la vie depuis qu'il s'est fait expulser par le tribunal de Lille, Merwan doit intégrer les rangs de l'armée algérienne. Merwan (Mourad Bounaas) ne parle pas un traître mot d'arabe, il n'arrive pas à « s'adapter à leur mentalité » et par-dessus tout, il se languit de Malika (Nozha Khouadra, tout aussi emballante), sa fiancée de Roubaix qui a juré de ne jamais se « marier avec un arabe ». Et quand Malika débarque pour le voir, c'est encore pire. Séquestré par son oncle qui lui a confisqué son passeport français, elle doit endurer la soumission au « code de la famille algérienne ». Une situation à ce point intenable qu'elle appelle la désertion. Sur tous les fronts : Merwan délaisse l'armée et Malika ses cheveux de femme pour se fondre dans l'anonymat d'une apparence de garçon, et s'épargner les insultes intégristes. En route, d'accord, mais pour quel cul-de-sac ?

On arrête et on se résume. Français en Algérie et Algériens en France, nos deux fuyards n'ont que leurs beaux yeux pour pleurer, mais leurs larmes à eux ne sont pas des larmiches de crocodiles. Bouchareb a beaucoup de choses à dire sur ces « immigrés de partout ». Son thème est la rage mais son traitement est tout, sauf enragé – pas même rageur. Juste un périple impressionniste titubant de mélancolie, où il est donné de croiser une kyrielle de personnages parfaitement drôles (au secours, le taxi clandestin qui prétend toujours promener sa famille ! « *C'est ça, la moitié de votre famille est noire, et l'autre arabe* »). C'est simple, Bouchareb n'a pas eu le temps de s'installer dans la cinématographie française qu'il tient déjà son univers. Quelques personnages (électriques) qui s'échappent, et des images (poétiques) qui restent. Pour un bon bout de temps.

Philippe VECCHI